



Le port d'Ajaccio



Propriano



# La mer, toujours recommencée...

LA CHUTE D'UNE ÉTOILE  
LE FAUX MARIN  
IL FAUT SAUVER LE COMMANDANT QUÉRÉ  
LE DÉBARQUEMENT QUI N'EUT JAMAIS LIEU  
LE NAUFRAGE DU PIERRE BONAPARTE  
LES TRÉSORS DU TASMANIA  
UN BEAU RETOUR  
SAINT ANTOINE EN PERDITION  
UN SAUVETEUR BIENVENU  
UNE PRISE PARTICULIÈRE  
LA SECONDE MORT DE LA LOUISE

# La chute d'une étoile



Les côtes sablonneuses d'Alistro

On ne le sait que trop, la Corse est une île, avec près de mille kilomètres de côtes, de deux natures différentes il est vrai... Paradoxalement, c'est sur celle, orientale, la plus lisse et la moins découpée, que se produit, au cœur du XIXe siècle, le naufrage d'un bâtiment répondant au joli nom de «L'Étoile», tragédie que nous allons vous narrer ici.

Nous sommes par une froide nuit de janvier, celle du huit au neuf, de l'an de grâce 1850. Non seulement il fait une température presque polaire, mais de surcroît, un vent très violent souffle en bourrasques incessantes et perturbe, on s'en doute, la navigation de «L'Étoile». Le navire est en fait une gabarre, lourdement chargée, qui vient d'Alger. Quelques jours plus tôt, elle a quitté les côtes du Maghreb, où elle a fait au passage quelques étapes de cabotage, avant de prendre la haute mer et de mettre le cap sur Marseille. Le commerce avec la nouvelle colonie française (elle n'a que vingt ans à peine !) bat pourtant déjà son plein. En fait, «L'Étoile» a ses cales remplies à bloc de peaux de bêtes, de moutons ou de bœufs. Une belle cargaison qui si elle arrive à bon port dans la cité phocéenne, fera le bonheur et surtout le profit de cette vague d'industriels qui commencent à exploiter au mieux l'Algérie.

L'équipage de «L'Étoile» est composé d'hommes aguerries aux routes du Mare Nostrum, dont ils commencent à connaître toutes les traîtrises. Son commandant, notamment, un certain Joseph Martin, originaire d'Antibes, cumule des centaines de voyages, par tous les temps. Aussi, n'est-ce pas la tempête qui se lève tout à coup, comme souvent en Méditerranée, qui peut l'inquiéter outre mesure. Mais on ne le sait que trop, il suffit d'une fois... Et malheureusement, ce sera cette fois...

Au beau milieu de la nuit, les éléments sont alors plus

que déchaînés, et l'irréparable va se produire, malgré l'extrême vigilance des hommes à bord. Drossée très brutalement, trop, sans doute, par un coup de vent plus méchant encore que les autres, la gabarre se trouve littéralement projetée sur la petite bordure littorale ensablée d'Alistro, commune de Canale di Verde. La façon d'atterrir, il n'y a pas d'autre mot, sur la grève est extraordinairement violente. C'est pourtant sans nul doute ce qui va sauver presque tout l'équipage. Projetés sur un sol relativement meuble, les hommes ne seront victimes que de contusions sévères et multiples, mais à la différence de nombre de leurs confrères, ne seront pas la proie des flots. Seule victime à déplorer, hélas, un matelot originaire d'Ajaccio, appelé Bruscia, qui va agoniser, le malheureux, une journée entière avant de décéder, le dix janvier. Ses amis l'enterrent d'ailleurs dans le sol même où il est mort. Terrible ironie du sort, peu de temps après l'impact, comme par magie, le temps redevient calme et beau... Mais pour autant les secours tarderont à arriver, l'alerte étant donnée longtemps après l'échouage, et la gendarmerie la plus proche, celle de Linguizzetta, ne sera prévenue qu'au bout de cinq jours ! Le chef de la brigade saute sur son cheval et galope alors à bride abattue jusque sur la plage. Alertés aussi bien tardivement, les services de la Douane arrivent à leur tour pour diligenter leur enquête, suivis par ceux de la Santé, qui craignent toujours d'éventuelles contagions. Rassurés sur ce point, ils laissent libres les matelots, mais font ensevelir le mort sur place.

Mais les marins ne s'en vont pas. Ils vont essayer de sauver leur cargaison, déjà bien entamée. Une longue noria s'organise alors tant bien que mal entre la plage et le navire, manœuvre dirigée, c'est incroyable, par le commandant Martin en personne, juché sur sa dunette ! On imagine même un instant remettre la gabarre à l'eau, mais après bien des efforts infructueux, elle restera là, de longues semaines, telle un cétacé géant échoué sur le sable, devenant vite le but de promenades de quelques curieux en mal de sensations fortes...

Ironie du sort, «L'Étoile» s'est échouée à quelques centaines de mètres à peine de l'endroit où on élèvera douze ans plus tard, le phare d'Alistro, célèbre parce que l'un des très rares à avoir été planté au milieu des terres... Mais aurait-il pu empêcher la chute de cette «Étoile» filante ?

# Le faux marin

Il est devenu une mode, quasiment, sur nos chaînes télévisées, de nous montrer, à grand renfort d'une théâtralité assez peu de mise en pareille circonstance, les interventions de la gendarmerie ou de ses groupes de choc pour arrêter un délinquant. Images chocs, montée d'adrénaline tempérée par les pages pub, tout cela frôle le Grand Guignol et n'a pas que peu d'intérêt pour qui sait raison garder... Pourtant parfois, on se dit dommage que la télé et ce genre d'émissions n'aient pas existé au temps de nos «bandits». Elles sauraient pu retracer plus d'une arrestation pour le moins mouvementée... Comme celle du fameux Pères...

Nous sommes dans le village d'Erbalunga, à l'entrée du Cap Corse, à la fin du mois d'août 1866. Il est tard, déjà, près d'une heure du matin, et Antone, le patron de la petite auberge du coin, va fermer son établissement. Il sort faire un dernier petit tour quand soudain son attention est attirée par plusieurs formes qui se meuvent en silence dans l'ombre complice. Quand il voit luire des armes à leur poing, il a un mouvement de recul, mais un homme lui intime l'ordre de ne pas crier. «Gendarmerie !» dit-il dans un souffle. «Ne faites pas de bruit !». On entraîne le cabaretier au loin, dans la nuit noire. On se présente : «Capitaine Cauro, avec les brigades de Brando et de Bastia...». Et on lui pose plusieurs questions : «Il y a chez vous un client arrivé en fin d'après-midi ?». La réponse est affirmative. Et indiscutable. Il n'y a qu'un seul client qui soit venu aujourd'hui, les deux autres sont un couple de Tominu. C'est vrai que sur le coup des six heures du soir, Antone a vu entrer un homme grand et maigre, l'air fatigué, malade, on aurait dit... Ses vêtements indiquaient assez clairement qu'il s'agissait sans aucun doute d'un marin. Le tavernier ne s'en était pas inquiété outre mesure. Après tout, la région est toujours sillonnée par des équipages de caboteurs ou même de longs courriers. Et le Cap a toujours été une mine pour recruter des matelots ! Ensuite, notre gargotier a servi un repas des plus modestes au nouvel arrivant, mais celui-ci n'avait guère d'appétit, et est monté se coucher très vite. Antone, qui l'a accompagné à sa chambre, a bien essayé d'engager le dialogue, mais l'inconnu, à part son nom, Pietro Giordani, n'a rien dit. Ou plutôt, il a posé une seule question, savoir s'il y avait un marin qui prendrait la mer le lendemain à l'aube. L'aubergiste après avoir réfléchi quelques instants, a lâché un nom, puis un autre, celui de la barque du marin... L'inconnu a remercié et refermé la porte sans un mot.

«Ce marin n'est pas un vrai marin...» affirme alors le capitaine. «C'est le fameux bandit Peres, un assassin cruel et sauvage, qui n'a pas hésité à tuer de façon atroce un père de famille et son enfant de trois ans. Nous l'avons pisté jusqu'ici. Il ne faut pas qu'il nous échappe...». Antone a du mal à contrôler une sorte de tremblement

nerveux. Un bandit ? Chez lui ? Le militaire le rassure. «Rassurez-vous, on va le cueillir...».

Alors, les choses vont aller très vite. Avec le maximum de précautions, les pandores entrent dans l'auberge, grimpent le plus silencieusement possible à l'étage. Deux de ceux-ci restent sous la fenêtre désignée par l'aubergiste, pour couper court à toute fuite éventuelle du bandit.

Au signal donné par le chef, les gendarmes enfoncent la porte. Surpris dans son sommeil, le faux Giordani se redresse presque mécaniquement dans son lit, et il a à peine le temps de tendre la main vers son arme, un fusil, posé contre le mur. Un coup de sabre de l'adjudant Lepidi lui fait lâcher prise. Se retournant et plongeant derrière le grabat, le bandit tente alors de faire usage d'un pistolet, mais un coup de feu éclate, trouant le silence de la nuit. Atteint à un bras, le proscrit est mis hors de nuire par les gendarmes Berlandi, Rossi et Reginensi qui se sont jetés sur lui pour le maîtriser. On le fouille et on trouve sur lui un autre pistolet et un stylet. On lui passe sans ménagement le cabriolet, ces grandes menottes d'acier, on le remet sur pied malgré ses cris de douleur, et on le traîne jusqu'au rez-de-chaussée. L'intervention n'a pas duré deux minutes... Le couple dans la chambre voisine n'a même pas été réveillé ! Ainsi fut capturé le fameux Peres, bandit sanguinaire. Mais tant d'autres coururent encore...

